

amarres furent larguées et le petit vapeur s'éloigna pour gagner le courant. Les voix rauques des trois Houssas qui, dans l'eau jusqu'à mi-corps, s'époumonnaient à crier des adieux gutturaux à leurs camarades, étaient complètement couvertes par les hurlements des sauvages qui dansaient gaillardement sur la berge. La petite bouffée de vapeur, suivie instantanément par un coup de sifflet aigu, provoqua une panique parmi les guerriers brailards.

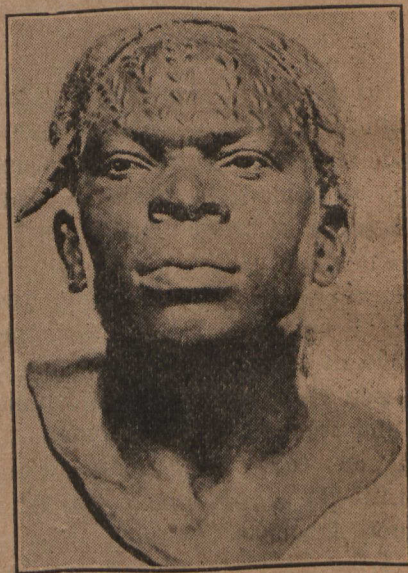
Le même soir, les trois Houssas, avec une imprévoyance bien africaine, profitèrent de l'occasion pour s'offrir un festin de poisson fumé, de canne à sucre et d'autres douceurs dispendieuses dont l'achat fit une brèche extravagante dans leur stock exigü de perles de verre. Mais, après cette première ébullition de joie, le caporal Alakaï et ses deux compagnons, s'installèrent dans leur hutte et y vécurent paisiblement. Après qu'ils eurent inspecté minutieusement le bagage des soldats, les naturels ne firent plus guère attention à eux. Au début leur ignorance du dialecte local empêcha les Houssas d'entrer en conversations amicales avec leurs hôtes, mais ils avaient l'esprit assez subtil et prompt pour faire comprendre ce qu'ils voulaient.

S'ils étaient en apparence indifférents aux hommes, la partie féminine de la communauté en arriva vite à les considérer comme un objet continuél de curiosité. Les femmes basokos, esclaves horribles, rôdaient sans cesse autour de la case des Houssas, les montrant du doigt et entremêlant leur conversation et leurs réflexions par de fréquents éclats de rire gouailleurs.

Le milieu dans lequel se trouvaient les trois soldats noirs était caractéristique de

la contrée. Il ne se passait guère de jours et de nuits sans une orgie sauvage, suivie généralement de quelque rixe sanglante. La forêt, adossée au village, retentissait continuellement des cris discordants et des plaintes des femmes que leurs tyranniques maîtres battaient.

Chaque jour, quand le soleil tropical les baignait de chaleur torride et d'aveuglante clarté, d'écoeuvantes vapeurs montaient des huttes trempées par les abon-



*Type d'indigène.*

dantes rosées nocturnes. Tout n'était qu'immondices et fange, et l'atmosphère était lourdement chargée de puanteurs horribles.

Un mois environ après leur arrivée à Basoko, le caporal Alakaï fut atteint d'un accès de fièvre. Un matin, pendant qu'il reposait dans sa hutte, poursuivant une conversation incohérente avec ses subordonnés, quelques naturels passèrent soudain leur tête par la petite ouverture qui servait de porte, disant :